

« Les promesses rendent les fous joyeux. »

Zoé

Au début: l'individu... En premier, il y a la vie : avant tout la conserver puis l'aménager avant de la ménager. Quand on est humain, on ne peut cependant vivre tout seul et, qu'on le veuille ou non, on ne devient humain que parce qu'il y a les autres. Condamnés à vivre en groupe, par nécessité et parce que c'est notre lot, depuis la nuit des temps, aujourd'hui encore, on a également besoin les uns des autres, non pour vivre – concept perdu de vue depuis longtemps – mais pour survivre. On s'est donc organisés et de fait on a aménagé ce qu'on appelle la société. Avoir besoin les uns des autres pour la survie s'est assez vite transformé, pour beaucoup, en « utiliser » l'autre. Bien sûr il y a l'exploitation, on sait tout ça, on enfonce souvent des portes ouvertes... On y reviendra...

Si l'on considère aujourd'hui ce qui est important dans la vie, on en vient irrémédiablement à la seule réponse qui est l'amour. Cet amour qui est omniprésent dans les têtes, les cœurs et les corps et qui, dans notre société, est si souvent dénaturé, utilisé, détourné, exploité et « marchandisé ».

En second, donc, il y a l'amour. L'amour et le rêve, aussi vitaux l'un que l'autre. Ainsi la vie c'est aimer, aimer et rêver, aimer quelqu'un, aimer vivre avec, aimer faire des enfants avec, éventuellement aimer certains autres, pas forcément tous les autres car là, ce n'est plus de l'amour c'est de la religion. La préoccupation majeure c'est d'être heureux, de rendre ceux que l'on aime heureux et finalement, la recherche du bonheur, si elle profite à beaucoup d'autres, tant mieux. Il conviendrait de définir ce que signifie le bonheur, la vie, qu'est-ce qu'être heureux... Bien sûr c'est très relatif, c'est fonction de chacun, c'est à la fois si simple à dire et si compliqué à expliquer. On y reviendra...



De ces deux points d'intérêt pour l'individu que sont la vie et l'amour est issue toute l'organisation sociale. Celle-ci, bien que générée par l'être humain – certes élaborée en groupe – lui échappe complètement; ainsi la société construite par l'homme, bien qu'il ne l'ait pas forcément voulue ainsi, fonctionne et se régénère en dehors de lui: exit l'homme. La société issue des besoins et nécessités fondamentaux exploite ceux-ci, mettant en place des systèmes, créant et gérant l'exploitation et l'aliénation des individus, sans qu'il semble possible de revenir en arrière.

Cette société rentabilise tout: les premières nécessités, l'espoir et le rêve, le désespoir et la mort, la maladie et la misère, l'intelligence, l'espace et le temps... Le simple fait de vivre «en société» crée de la valeur, crée la propre valeur de la société, on subit, tout en le créant, le mirage illusoire d'un pseudo-bonheur factice. Bien sûr, son moteur c'est le capital, la valeur absolue c'est l'argent, le modèle capitaliste occidental tentaculaire qui, répandu sur tout le globe, génère la dégénérescence de l'humanité. On y reviendra...

En troisième lieu, la réalité de la vie qui fait qu'on est dans une société que l'on produit tout en étant produit par elle, qui

nous rend malades parce qu'elle y trouve son intérêt, dans laquelle nous sommes englués par ses fils tendus, empêtrés dans cette toile si finement tissée: le tissu social. De ce cocon où l'on a tant de mal à respirer, il faut s'extraire pour penser une réalité, un système à vivre autre, tout en faisant avec ce que l'on a et où l'on est: c'est-à-dire dans un total merdier désespérant. Le tissu social bat singulièrement de l'aile côté relationnel, l'affectif offrant une moindre rentabilité on s'intéresse beaucoup plus aux incidences pratiques qu'offrent les relations sociales. L'organisation du fonctionnement social s'est appuyée, pour une bonne part, sur des besoins existants ou



souvent habilement créés. Ainsi, ce que l'on définit comme «service public» est-il toujours posé comme légitime et revendiqué comme tel. Le service public imposé de haute lutte, aboutissement souvent réussi des revendications populaires, a vu sa destination détournée par le système. Il est devenu non plus moyen mais objet à part entière, objectif qui se suffit à lui-même. Il échappe aux humains et souvent n'est plus qu'au service du profit.

Normal, pour une société qui se donne et se veut comme modèle: une

structure presque parfaite à laquelle on ne doit et ne peut apporter que des arrangements, des améliorations, corriger abus et débordements, faire évoluer sans jamais remettre en question. Bref, il est toujours possible de contester, d'être en marge mais il est impossible de sortir de la page. Pour notre système, la folie, l'errance, la mort, tout fait ventre. Vivre en dehors de la société reste impossible, notre modèle court sur toute la planète et se répand aussi sûrement que le malheur qui l'accompagne. Nos sociétés exportent entre autres un rêve de bien-être « à l'occidentale », qui devient pour beaucoup de malheureux de par le monde le but à atteindre. Ainsi, ils quittent le « Cauchemar de Darwin » (que nous fabriquons) pour venir errer dans nos poubelles, nos chantiers, nos supermarchés et finir brûlés dans nos taudis. De nos sociétés, ils n'en reviendront pas, nous non plus

Il faudrait tellement de temps pour revenir sur tout cela... Et le temps reste la denrée la plus chère...

Zoé

**actuellement agent artistique
(en détresse)**



Folfer, Pinocchio